

Scènes africaines dans les viseurs du Nord

LAGOS | 15 octobre 2015 | AMA | [Twitter](#) | [LinkedIn](#)

Alors que l'art contemporain africain gagne un peu plus chaque année en visibilité depuis le tournant du XXI^e siècle, il semble que 2015 marque la consécration de l'Afrique sur la scène artistique internationale. Avec le commissaire et critique nigérian Okwui Enwezor à la direction artistique de la section arts plastiques de la 56^e Biennale de Venise – qui se termine le 22 novembre – la remise du Lion d'Or à l'artiste ghanéen El Anatsui pour l'ensemble de sa carrière, la première édition new-yorkaise de 1:54 Contemporary African Art Fair du 15 au 17 mai 2015 ou encore le lancement de AKAA - Also Known as Africa, du 3 au 6 décembre 2015, à Paris, les regards se tournent de plus en plus vers les scènes africaines. En 2014, Touria El Glaoui, la fondatrice de 1:54 Contemporary African Art Fair – qui se déroule à Londres jusqu'au 18 octobre 2015 – déclarait à Art Media Agency : « Je crois qu'il s'agit de l'un des derniers continents à découvrir, il n'y a pas encore eu ce focus sur l'Afrique ».

Le déploiement de l'art contemporain africain à une échelle internationale remonte à la fin des années 1980, avec notamment la fondation de Dak'Art en 1989, la biennale la plus ancienne d'Afrique et des Rencontres de Bamako, au Mali, en 1994, dont la 10^e édition se déroule du 31 octobre au 31 décembre 2015. En 1989, en France, Jean-Hubert Martin, le commissaire de l'exposition « Magiciens de la Terre », au Centre Pompidou, à Paris, voulait étendre un art contemporain qui lui semblait réservé à l'Occident aux expressions artistiques africaines. Pourtant, cette Afrique qui se présente aujourd'hui comme un nouveau bloc d'opportunités pour le marché de l'art est un carrefour d'histoires plurielles. Parmi ses 54 pays, les cultures et les pratiques artistiques sont aussi diverses que certaines sont anciennes, fortes d'une modernité centenaire, comme le montre l'exposition « Beauté Congo » – à la Fondation Cartier, jusqu'au 15 novembre 2015 – dans le cas du Congo. Dès lors, quel sens donner à « l'identité africaine » ? N'existe-t-elle que pour les besoins d'un passage de ces artistes par les structures du Nord ? Quand le continent s'efforce de tirer profit du rayonnement de sa production artistique, n'est-elle pas réappropriée par les acteurs africains ?

L'unité ambivalente d'une scène artistique africaine

L'identité africaine apparaît à la fois comme une idée militante, comme pour le collectionneur Sindika Dokolo, et comme une problématique de second plan pour des sensibilités multiples, plus soucieuses de l'intime, du local et du global. En effet, les artistes africains eux-mêmes ne semblent pas revendiquer massivement une identité spécifiquement africaine. Ils travaillent davantage sur des thèmes globaux, comme l'écologie chez Olu Amoda, ou particuliers, comme les traumatismes d'une histoire nationale chez Aboudia et Gonçalo Mabunda. Le facteur commun de l'Afrique trouve plutôt son origine dans le regard occidental, c'est-à-dire dans la colonisation. À ce titre, plusieurs artistes explorent effectivement cet héritage ainsi que le contexte postcolonial, comme le Kényan Peterson Kamwathi, le Congolais Sammy Baloji ou l'Algérien Kader Attia, ou encore les représentations occidentales de l'identité africaine, comme Namsa Leuba. Difficile d'ignorer le lien étroit entre l'unité africaine et sa réification par l'Occident, notamment lorsque l'on considère ces grandes expositions, « Africa Explore » et « Africa Remix », qui font de l'Africa le dénominateur commun de cet art africain multiple, autant que son ticket d'entrée pour les scènes du Nord.

Secondaire pour les artistes, l'unité africaine ne se contente pas d'être un pur produit de l'Occident sitôt qu'elle devient l'assise d'une collaboration entre différents pionniers des scènes artistiques d'un continent traditionnellement marginalisé. En 2007, Azu Nwagbo-gu fonde l'African Artists' Foundation, à Lagos, au Nigeria, qui promeut l'art contemporain africain avec l'organisation d'expositions, de festivals, de concours, de résidences ou encore d'ateliers. À travers cette fondation, il développe deux projets majeurs : la National Art Competition, un concours destiné aux artistes nigériens émergents et LagosPhoto, le festival international de photographie africaine, dont la sixième édition se déroule du 24 octobre au 27 novembre 2015. L'existence d'une unité de la scène artistique africaine transparaît également à travers la mobilité des professionnels de l'art sur le continent. Un expert africain est sollicité sur différents projets africains, ailleurs que dans son pays d'origine. Ainsi, la Nigériane Bisi Silva est directrice artistique des Rencontres de Bamako 2015, tandis que le spécialiste marocain Abdellah Karroum assurait le commissariat de la première Biennale du Bénin en 2012. Concentrée sur un espace transnational plus restreint, l'identité régionale peut aussi structurer des développements, comme au travers d'initiatives telles que la plateforme ARTLabAfrica, lancée en 2013 à Nairobi, au Kenya, afin de promouvoir les artistes d'Afrique de l'Est.

Votre publicité adorerait être ici !

Ad.

Enfin, ces collaborations transnationales semblent s'organiser par région sur le continent. On note une distinction assez nette entre les artistes d'Afrique du Nord et ceux du reste du continent. Des artistes égyptiens célèbres comme Hassan Khan et Basim Magdy – exposition personnelle sur Downtown Contemporary Arts Festival (D-CAF) 2015, au Caire – semblent mener des carrières centrées sur leur propre pays, le monde occidental ou encore le monde arabo-musulman. Par ailleurs, D-CAF n'exposait aucun artiste africain à l'exception de ceux d'Égypte. L'autre noyau dur du continent semble se concentrer sur l'Afrique de l'Ouest, en plus du Kenya et de l'Afrique du Sud. Mais cette diversité peut se révéler une force, notamment du point de vue du marché, puisqu'elle revient à proposer une offre plus riche. À ce propos, 1:54 Contemporary African Art Fair entend mettre en avant cette diversité du continent, comme son nom l'indique – 1 foire, 54 pays. Cependant, en plus de ces différences culturelles, le développement des scènes artistiques n'est pas indépendant de l'inégale répartition des richesses et des liens hétérogènes du continent avec l'Occident. Les artistes et professionnels du monde de l'art africain qui bénéficient d'une réputation internationale viennent en majorité des pays les plus riches du continent, c'est-à-dire du Nigeria, d'Afrique du Sud, d'Égypte, du Maroc ou du Kenya.

Sur l'ensemble du continent africain, les structures d'enseignement, muséales et commerciales restent lacunaires, ce qui semble renforcer cette nécessité du passage par les plateformes internationales, notamment occidentales, pour œuvrer au rayonnement mondial de l'art contemporain africain.

Un rayonnement par le Nord

Le passage par les pays du Nord apparaît d'abord dans les formations d'un grand nombre d'artistes et d'experts de l'art contemporain africain. Les plus internationaux comptent notamment des Nigériens, des Sénégalais et des Maghrébins. Ces régions anglophones ou francophones, sont fortement connectées au monde anglo-saxon et francophone. Les citoyens qui en ont les moyens envoient alors leurs enfants étudier dans les universités du Nord où ils se familiarisent avec les théories, le savoir-faire et les standards occidentaux. Qu'il s'agisse de Okwui Enwezor, formé à la New Jersey City University, aux États-Unis, de l'artiste Olu Amoda, titulaire d'un master de la Georgia Southern University, aux États-Unis, ou encore d'Azu Nwagbogu, diplômé de l'Université de Cambridge, au Royaume-Uni, les Nigériens sont en force parmi les experts africains internationaux. À leurs côtés, des personnalités sénégalaises – comme la commissaire N'Goné Fall, ancienne de l'École Supérieure d'Architecture de Paris ou l'artiste Omar Victor Diop, diplômé de l'ESCP – et maghrébines – comme Abdellah Karroum, docteur de l'Université de Bordeaux-Montaigne et Touria El Glaoui, formée à la Pace University, à New York – représentent une part importante des contributeurs au rayonnement de l'art contemporain africain.

La confluence des intérêts des scènes artistiques africaines en quête d'un appui structurel et commercial d'une part, et celui des marchands et institutions du Nord de l'autre, attirés par ce nouveau vivier d'art contemporain, ouvre la voie au rayonnement global de l'art africain. Ainsi, après « Magiciens de la Terre » au Centre Pompidou, le New Museum, à New York, présente « Africa Explores » en 1991, tandis que l'exposition itinérante « Africa Remix, l'art contemporain d'un continent » de 2004 à 2007, offre une grande visibilité transnationale à de nombreux artistes africains, du Centre Pompidou à la Johannesburg Art Gallery, en Afrique du Sud, en passant par le Mori Art Museum, à Tokyo. Dans les années 2000, les maisons de ventes commencent à se tourner vers l'art africain contemporain dans lequel elles recherchent de nouvelles formes d'expression et une alternative aux grands noms de l'Occident, de plus en plus chers. Ainsi, Bonhams est la première à lancer une série de ventes uniquement consacrée à cet art, avec Africa Now en 2009. Les maisons de ventes anglo-saxonnes réalisent même des enchères très importantes avec certaines œuvres d'artistes africains ou métisses. Ainsi El Anatsui, l'artiste africain le plus cher, vend sa tenture *Paths to the Okro Farm* (2006) pour 1,44 M\$ chez Sotheby's New York en 2014. De son côté, Julie Mehretu, artiste américaine d'origine éthiopienne, réalise son record avec *Retopistics : a renegade excavation* (2001) vendu chez Christie's New York en 2013, pour 4,6 M\$, soit plus du double de son estimation haute.

Pour développer cette demande, il faut asseoir l'art contemporain africain dans le paysage culturel international, plus spécifiquement occidental. En effet, pour 1:54 Contemporary African Art Fair, lancée en 2013, donner une visibilité à l'art contemporain africain implique de les présenter dans une grande capitale internationale du Nord. Pour lui donner un retentissement suffisant auprès du public occidental, la foire fait notamment appel à des artistes africains renommés, déjà présents sur les grandes manifestations européennes comme le Ghanéen Ibrahim Mahama, participant de l'exposition *All The World's Futures* sur la Biennale de Venise 2015, ou Olu Amoda, lauréat du Grand Prix Léopold Sédar Senghor sur Dak'Art 2014, ex-æquo avec l'artiste algérien Driss Ouadadhi. La foire, en pleine expansion, rassemble 38 exposants cette année – dont 14 africains – contre 27 l'an dernier. Paris s'inscrit dans ce mouvement avec le lancement de AKA, dont N'Goné Fall et Azu Nwagbogu ont rejoint le comité de sélection, tandis que l'édition 2016 du New York Armory Show, qui aura lieu du 3 au 6 mars, se concentrera sur l'art de la diaspora africaine.

Mais alors que le manque d'infrastructures africaines le rend nécessaire, le développement de ces débouchés internationaux ne va pas sans poser la question du déploiement de l'art contemporain africain dans le continent lui-même.

Allez-retours

Si pour les acteurs du monde de l'art africain, autant que pour l'art contemporain africain lui-même, le développement doit passer, du moins en partie, par les pays du Nord, ce parcours transcontinental appelle néanmoins un retour, et même un dialogue entre les différents pôles africains et occidentaux. La carrière du collectionneur Sindika Dokolo en est emblématique. Né à Kinshasa, capitale de l'actuelle RDC, il grandit en France et en Belgique et étudie à l'Université Pierre-et-Marie-Curie, à Paris. Il hérite de la passion de son père pour l'art africain et rassemble lui-même la plus grande collection d'art contemporain africain, composée de 3.000 à 5.000 œuvres. En plus de réunir l'art de son continent au sein de la Fondation Sindika Dokolo, il prend la décision controversée de faire appel à une équipe de spécialistes en juillet 2015, afin de retrouver dans les collections privées et sur le marché de l'art les œuvres volées durant la colonisation. Fervent militant de la cause africaine, Sindika Dokolo dénonce l'intérêt douteux des Occidentaux pour les scènes africaines, quand un musée américain retire son soutien au pavillon africain à Venise parce que les artistes sont angolais. Il est l'un des exemples les plus percutants d'élite africaine engagée pour l'affirmation économique, politique et culturelle du continent.

À l'image de Sindika Dokolo, les élites africaines, riches d'une expertise internationale, entendent solidifier le paysage culturel de leurs pays depuis l'intérieur. Tout en menant une carrière internationale, de nombreux experts développent les structures de leur pays et d'autres pays africains. Ainsi, à l'instar de Touria El Glaoui et d'Azu Nwagbogu, la commissaire camerounaise Koyo Kouoh, très sollicitée à l'étranger, fonde RAW Material Company, un centre d'art et de partage des savoirs, à Dakar, Bisi Silva lance le Centre for Contemporary Art de Lagos, en 2007, et N'Goné Fall enseigne à l'Université Senghor, à Alexandrie, en Égypte. La commissaire égyptienne Mai Abu ElDahab vit et travaille à Bruxelles, mais elle a également rejoint l'équipe de D-CAF, au Caire, en tant que commissaire chargée des arts visuels. Du côté des artistes, une fidélité comparable peut être observée, comme dans le cas d'Olu Amoda, qui a enseigné au Yaba College of Technology, à Lagos, ou de Barthélémy Toguo, qui fonde en 1999 l'Institut des arts visuels de Bandjoun, au Cameroun. À l'inverse cependant, d'autres s'expatrient pour ne pas revenir, comme Driss Ouadadhi. Globalement, ces exemples à l'appui, il semble que certaines identités africaines soient suffisamment fortes pour que le passage des artistes et des experts africains par le Nord ne soit qu'un passage. Dans cette mesure, il est possible de dire que le rayonnement global de leur production artistique profite au développement des scènes africaines.

Ainsi, l'identité africaine dans l'art contemporain, toujours fortement ancrée dans les réifications occidentales, semblent trouver des voix propres pour la faire exister et la défendre, au cœur d'une tension durable entre les opportunités et les opportunistes des plateformes du Nord. Mais si la présence des experts africains dans les grandes célébrations mondiales de l'art contemporain du continent rassure, ce n'est que leur engagement actif pour le renforcement et le déploiement des scènes africaines elles-mêmes qui permet d'envisager la profitabilité de ce coup de projecteur international pour l'art contemporain en Afrique.